

À tous les voyageurs
De chair
D'esprit

J'étais là. Et toi tu me lis aujourd'hui. Tu remontes dans mon temps
lorsque j'étais là, comme une pierre, à écrire.

J'étais là,

Une plume morte
À ressasser

Chapitre I : Posé là, en pierre de silence

Les mêmes intonations
De mes discours dépassés.

Oui, j'étais là, dans un pays trop riche pour reconnaître qu'il a tort.

Alors pour toi, le futur qui lit mes mots, ne me dérange pas

Car je reste

En pierre de silence.

Chut....

Ma maison

J'ai posé là une maison cousue de rêves et de prunes
À travers les bruines et les anges bordés de laines,
Au nord-ouest, dans la rue des poèmes,
J'ai posé ici, ma maison sur la lune.

Des roses noirs et des chrysanthèmes argentés,
Des sucres d'orge, et des tendresses j'ai plantés
Dans le jardin fleuri aux couleurs d'autres bleues,
J'ai arrosé des fleurs pour ennemis amoureux.

Tous les ogres de l'univers sur la lune
Sont venus me manger tendrement.
Mais les ogres de l'univers sur ma lune,
À genoux,
Embrasseront jaloux,
Mes fleurs une à une.

J'ai posé ici ma maison dans la nuit
Passant les années et les siècles de brumes,
Car un havre de paix a poussé évanoui
En ces pages, dans la rue des poèmes.

Pris dans le bouillon de la société qui dépérit de jour en jour. Mes pattes et mes mandibules grimpent sur les claviers. Pris dans ce laisser-aller du quotidien pour gagner mon pain. Enfermé dans ce carcan de la route vers mon boulot. Toujours les mêmes ronds-points, toujours les mêmes virages, toujours les mêmes feux rouges où je m'arrête sagement. Mis en boîte, en société. Mis en batterie moderne, en usine de clavier et de pc. Rôti en désespérance...

L'inertie me gagne et pourtant chaque matin je veux en finir avec tout ça. Je me dis de partir, qu'il est grand temps pour que mon esprit reste vivant, de partir ailleurs vers un sublime inconnu !

Alors, je te présente l'ennui, et voici que je te présente les paresseuses, bonjour les insomnies, le stress, et puis vient l'orgueil, le pouvoir et surtout le goût du pouvoir : ce plat qui semble fabuleux en gonflant nos poitrines. De vide. Car ce n'est que du vide qui gonfle les poitrines.

Matin insolent

Il fut un matin insolent
Hors des tumultes habituels...

À Riberolles gît un pont alors que Riberolles n'est plus.
C'est étrange, non ? De porter le nom d'un village disparu.
Je trouve ça étrange.
J'en viens à douter de l'existence de ce pont, Le pont de Riberolles. Ce fantôme hante l'endroit par sa simplicité.

"Être Ange
C'est Étrange
Dit l'Ange
Être Âne
C'est étrâne
Dit l'Âne
Cela ne veut rien dire
Dit l'Ange en haussant les ailes
Pourtant
Si étrange veut dire quelque chose
étrâne est plus étrange qu'étrange
dit l'Âne
Étrange est !
Dit l'Ange en tapant du pied
Étranger vous-même
Dit l'Âne
Et il s'envole."
Dit Jacques Prévert

Dessous ce pont coule une rivière : la Monne, dans un creux, entre l'adret et l'ubac.

Ce pont est un ange (ou un âne) au loin des remous du quotidien.
Il surveille cette rivière torrentueuse qui vit au creux des volcans.

Un petit bout de paradis ce village fantôme pour un voyageur qui n'attendait rien d'autre qu'une balade pour se ressourcer.

Tu es les gorges de la Monne,
Tu es le pli des volcans,
Et ce joli pont détonne
Bien qu'il ne soit pas bien grand.

La rivière ne me repère
Que lorsque je lui jette des pierres.
Elle coule sans regarder derrière
Pour suivre cette obligée pesanteur :
Ce déchirement de l'espace par la matière.

Assis au bord de ce tableau, soudain, un farfadet me dit :
« La rivière ne sait pas la fin. La rivière ne cherche pas à monter sur les rochers qui la délimitent.

Non. Elle suit le chemin tracé pour elle, et creuse son passage un peu plus chaque seconde, rien d'autre. »

Es-tu une rivière ?
Si tu coules doucement,
Si tu vis tendrement,
Fier,
Vers la nuit des temps.

La question peut faire sourire, mais... La rivière est belle, et ses torrents, ses remous pensifs ne s'abattent que sur le prochain rocher, je veux dire le prochain caillou. Le contrôle de leur perdition.
À quelques endroits des tourbillons d'eau restent là. Ils tournent en rond sans trouver où continue la vie, un an, deux ans, puis repartent, poussés par la pluie.

Si tu n'es pas une rivière, alors comment t'échappes-tu du temps, de ce chemin ?
Il me semble que chaque seconde te pousse à avancer vers plus bas, à mourir élégamment.

Il est possible de désertier ce qui est dicté. Je l'ai vécu quelquefois par un été indien.

Où j'ai vu des gouttes s'évaporer...